

**Conférence prononcée le 18 novembre 2004 à Lisbonne
dans le cadre d'un colloque sur le post-humain**

POUR UNE ÉTHIQUE DE L'APPROCHE DU POST HUMANISME

par Guy Paillotin¹

Une idée fait aujourd'hui son chemin, c'est celle de l'existence d'une convergence de diverses technologies, jusqu'ici relativement autonomes, qui donnerait naissance, en quelque sorte par « fusion », à un nouvel outil dont la puissance n'aurait jamais eu d'équivalent. Sur le front de cette convergence se situeraient notamment les biotechnologies, les nanotechnologies et les sciences et techniques de l'information.

A première vue, certains penseront qu'il n'y a rien de très nouveau dans cette effervescence scientifique : le progrès économique s'est souvent construit sur la combinaison de diverses avancées technologiques, faisant fi des cloisonnements édifiés par la communauté scientifique. Cette capacité à rassembler des savoirs et des savoir-faire est d'ailleurs, on le sait bien, à la base des processus d'innovation.

Mais à l'évidence dans ce « concept » des technologies convergentes, il y a quelque chose de nouveau, d'inédit, qui tient tout d'abord à la nature même des technologies appelées à se fondre dans un tout : elles touchent à la structure même du monde tel que nous le percevons, tant dans le domaine de l'inanimé que du vivant. Ainsi l'idée de nombre des promoteurs de « la convergence des technologies » est d'accéder au « post-moderne », en clair à un nouvel état de notre univers, étant entendu que celui que nous connaissons n'est qu'un état possible parmi d'autres et que rien ne prouve, dès lors, qu'il soit le meilleur.

Dans cette optique, la notion de convergence s'élargit à la dimension de l'avenir du monde et de l'humanité, mais devient, dans le même temps extrêmement ambiguë.

En effet s'agit-il, comme nous l'avons rappelé, de rapprocher des technologies autonomes pour déboucher sur des innovations, peut-être considérables, conçues pour répondre à des besoins exprimés ou à venir ? On le sait ceux-ci ne manquent pas : faim dans le monde, vieillissement des populations, effet de serre, exclusion, ... Nous ne retiendrons pas cette hypothèse dans l'immédiat car elle ne fait que prolonger l'existant et ne permet pas de configurer le post-moderne.

¹ Secrétaire perpétuel de l'Académie d'Agriculture de France.

S'agit-il, comme on le perçoit parfois – et nous y reviendrons – d'une sorte de « convergence-naturelle », d'une sorte de nouvel enfantement de la mère nature que nous ne ferions que faciliter, qu'accompagner ?

S'agit-il, enfin – pour limiter les hypothèses – de créer un déclic, d'être une force catalytique qui permettrait une sorte de transition de phase de notre univers vers quelque chose de nouveau, en faisant fi, justement, parce que c'est nouveau, de nos jugements de valeur façonnés par l'ancien, le vieux, le dépassé ?

En fait nul ne le sait bien et c'est là que le terme « convergence » a son utilité : il semble avoir un contenu précis... en réalité il n'en a pas. Il est chargé d'un sens opaque. Des personnalités très estimables s'étaient déjà saisies de cette ambiguïté. Ainsi Teilhard de Chardin qui disait « tout ce qui monte converge ».

Mais revenons-en à notre propos. Dans l'esprit des promoteurs du post-moderne l'idée est finalement de faire miroiter l'hypothèse – programmée par l'homme, conçue par la nature ou provoquée à l'aveugle – d'un monde radicalement nouveau, déplaçant définitivement les lignes de fracture de nos sociétés. Pourquoi pas ? Est-il illégitime de penser à un avenir autre ? Bien sûr non. Mais il convient de se rendre compte que ce « rêve » des élites scientifiques se heurte souvent frontalement avec celui que nourrit le commun des mortels.

La question des organismes génétiquement modifiés (OGM), sur laquelle je reviendrai à plusieurs reprises, car c'est celle que je connais le mieux, est à cet égard très éclairante.

Il y a dans la plupart des esprits, une frontière entre ce qui constitue un aménagement de la vie telle qu'elle est communément appréhendée, et la mise en place de nouvelles formes de vie. C'est la raison pour laquelle il n'y a guère d'objections à l'utilisation des biotechnologies en thérapeutique, car, ici, le but, clairement perçu est de corriger les défauts de la nature et non point d'en créer une nouvelle. Or justement, la forte réticence qui s'exprime en Europe à l'encontre des OGM à usage agricole, vient du fait que ceux-ci ont souvent été présentés comme l'amorce d'une vie nouvelle et bien sûr meilleure puisque nouvelle. De surcroît, nombre de voix, présentent cette option comme inéluctable et irréversible.

Il est frappant de constater que toutes les religions du vieux monde, présentent un « au-delà » qui se situe en continuité, la sublimation en plus, du monde que nous connaissons. A l'opposé, et nous y reviendrons, l'option de nombreuses sectes, nées outre-atlantique, s'efforcent de faire rêver à un monde futur structurellement différent du notre. Les scientifiques, si naïfs soient-ils, ne devraient pas ignorer cette ligne de fracture.

Je ne prétends pas que la conscience populaire ait une juste vue de son propre avenir, je dis qu'en l'état actuel des choses, elle situe celui-ci dans les repères qui sont traditionnellement les siens, pour faire ses choix librement et en conscience.

Il serait injuste de dire que la communauté scientifique dans son ensemble ignore ce problème. Chacun finalement a des membres de sa famille, des voisins à convaincre. Mais cette volonté de convaincre, de s'inscrire en fait dans les repères actuels de la société a bien souvent des conséquences troublantes.

Ainsi, pour revenir aux OGM, face à la contestation fortement exprimée à l'encontre des plantes tolérantes aux herbicides, bien des biologistes font miroiter les avantages que

présenteront les saumons antigél, les bananes vaccinant, ou autres gadgets encore plus superficiels. Ce qui rend perplexe en définitive, c'est l'extraordinaire distance qu'il y a entre la meilleure vie pensée par ceux qui forgent les outils de son émergence et la meilleure vie espérée par le commun des mortels.

Au risque de me répéter, je crois qu'il est légitime, nécessaire même, que les scientifiques projettent dans l'avenir le fruit de leurs travaux, mais il faut aussi qu'ils soient intelligibles. On est pour l'instant loin du compte et rien n'indique qu'un effort soit fait dans ce sens.

Au contraire, toujours dans le cas des OGM à usage agricole, on voit s'amorcer en Europe une stratégie d'esquive très significative. Il est intéressant d'en préciser les termes :

- a) Il y a toujours eu des mutations dans la nature et elles ont joué un rôle fondamental ;
- b) Le génie génétique n'apporte qu'une voie supplémentaire dans ce vaste processus, voie que l'homme n'a fait que révéler.

Pour le reste, ces prémisses ayant été posées, la nature poursuit son œuvre aveuglément. Bien sûr, il y a « l'intention » de ceux qui choisissent de privilégier telle ou telle mutation « néo-naturelle », mais n'est-elle pas le simple produit de tel ou tel neuromédiateur ?

Ajoutons à tout cela la main invisible du marché et la vie future ne sera plus qu'une bouillie moléculaire touillée par le hasard. Ce raisonnement, je ne l'invente pas, je l'ai entendue à de très nombreuses reprises, n'a à l'évidence aucun fondement. Les pères du nucléaire ont eu l'honnêteté intellectuelle de parler de radio-activité artificielle (artéfactuelle aurait été plus juste) alors que les forces nucléaires sont par essence naturelles.

Derrière ce qui semble être une naïveté puérile, il y a un présupposé ontologique bien pervers, c'est que le progrès ne saurait se maîtriser et qu'il s'imposerait inéluctablement. Or la question qui se pose aujourd'hui est bien celle de la maîtrise, et de la maîtrise démocratique, du progrès. Dans leur stratégie d'esquive, les scientifiques tombent de Charybde en Scylla.

Charybde et Scylla, la peste et le choléra, sont des alternatives finalement détestables. Pourquoi ne pas rechercher une troisième voie ? C'est le choix explicite de certains tenants des nanotechnologies, promoteurs enthousiastes de la convergence des technologies et du post-moderne. Il ne s'agit plus de rénover la nature, ou de la laisser faire – en l'aidant un peu – il s'agit d'obtenir la transition irréversible vers une nature fondamentalement nouvelle, vers, il faut appeler les choses par leur nom, un ordre nouveau. Mais quel avantage décisif peut-on faire miroiter pour que notre monde accepte un tel saut vers l'inconnu ? C'est bien sûr celui de l'éternité. La mort est inscrite dans le monde que nous connaissons, alors, mort pour mort, ne convient-il pas d'essayer autre chose ? On est là, typiquement, dans la problématique des sectes que j'ai évoquée. A y regarder de plus près, on imagine difficilement que ce saut vers l'inconnu soit accepté par nos concitoyens, ni même qu'il puisse leur être imposé, et encore moins probablement qu'il ait la moindre consistance que ce soit. Un simple rêve ? Un sujet rebattu de science fiction ? Pas tout à fait malheureusement.

En effet, il suffit de rendre crédible la possibilité d'une telle transition, dans dix ans, cent ans, mille ans, ... pour bouleverser l'ensemble des valeurs sur lesquelles se fondent, avec grandes difficultés, nos sociétés. Le cas du clonage humain, ou celui du stockage de notre intelligence sur ordinateur, sont exemplaires. Il ne s'agit pas tant de passer à l'acte, que de convaincre que l'acte est possible, qu'il sera à terme accepté et qu'on peut donc engranger, dès maintenant, les conséquences morales d'une sorte de transgression potentielle. Les anciens avaient de la sagesse en faisant de Scylla l'ultime état de désolation. Aujourd'hui nous pouvons faire pire !

Mais j'en suis convaincu, on ne construit pas non plus l'avenir sur la seule crainte du pire. Alors il est temps, de dire comment échapper aux impasses que je n'ai cessé, jusqu'ici, de dénoncer.

En premier lieu, par prudence, par réalisme, je ne crois pas utile de se fixer comme hypothèse l'accès possible à un monde substantiellement nouveau. Je la crois fausse et même perverse. La lucidité consiste à accepter l'état de notre monde et à tenter de l'améliorer. Je l'ai dit les sujets de préoccupations ne manquent pas et tous ont besoin du progrès scientifique et technique pour être résolus, mais aucun, ou fort peu, ne peuvent être maîtrisés sans d'autres formes de progrès qui n'ont rien à voir avec celui des technologies. Prenons un exemple très significatif, choisi une nouvelle fois dans le domaine des biotechnologies.

Beaucoup d'arguments ont été avancés pour dire que les OGM à usage agricole pouvaient résoudre le problème de la faim dans le monde. Parce qu'elle était présentée de façon naïve, cette hypothèse a été discréditée aux yeux des tiers-mondialistes. C'est aller un peu vite en besogne. Une chose est sûre, satisfaire à la demande alimentaire mondiale, nécessitera de l'innovation. Ce qui est ici crucial, ce n'est pas tant l'augmentation des rendements, que la préservation de l'environnement et notamment de la ressource en eau. La naïveté des promoteurs des biotechnologies a été de ne pas cibler correctement les enjeux et d'ignorer les paramètres sociaux du problème : manque de démocratie, guerres civiles, statut de la femme, ... Le progrès technique est alors apparu, ce qu'il n'est pas en soi, comme un alibi qui exonérerait les nations riches de leurs devoirs élémentaires de solidarité.

Cet exemple est éclairant : dans ses relations avec la société, la communauté scientifique et technique doit cesser de chercher « sa pureté » dans le fictif, dans le fatal, dans le coup de baguette magique, pour s'atteler concrètement, méticuleusement à promouvoir de vraies solutions à de vrais problèmes. Rien de plus simple en vérité, dès l'instant où l'on cesse de croire que la gouvernance de la recherche est du seul ressort d'un « pouvoir » qu'il faut flatter, mais qu'elle est devenue aujourd'hui l'affaire de nos concitoyens qu'il faut convaincre et donc écouter.